

Jeudi 19 mai 2016 : La littérature antillaise

1. Littérature antillaise : Martinique-Guadeloupe- Haïti

Le poids de l'esclavage aux Antilles francophones.

A la lecture des œuvres d'écrivains antillais, on est surpris par le poids de l'héritage de l'esclavage dans cet espace géographique qui était habité, avant 1492, par des tribus indiennes, les Arawaks, anéantis par les Caraïbes, nom d'un autre peuple indien.

Il existe encore une communauté de Caraïbes présente sur l'île de la Dominique, située à 60 km au sud de la Guadeloupe.

La littérature antillaise est complexe : francophone, mais aussi créolophone et liée à l'Afrique.

Pour mieux comprendre cette complexité, il est nécessaire de faire un détour par l'Histoire.

En 1493, la Guadeloupe est découverte par C. Colomb.

Au cours de son 4^e voyage, il arrive à la Martinique.

1635 : les Espagnols abandonnent ces îles aux Français, sans grands regrets.

Les nouveaux colons souhaitent exploiter les terres : tabac, cacao, puis, assez rapidement, la canne à sucre, qui demande beaucoup de main d'œuvre. Donc, à partir de 1670, la traite négrière se systématisait : commerce triangulaire.

Au XVIII^e siècle, le nombre d'esclaves devient plus important que celui des colons.

Le système des plantations se développe avec de grandes exploitations organisées autour de l'habitation où demeurent le maître et sa famille. Les colons sont confrontés à deux grands problèmes : la résistance des esclaves (suicides, fuites...) et le manque de femmes, qu'ils font « importer » de la métropole. Le nombre de mariages mixtes augmente et peu à peu une classe d'hommes libres, les « mulâtres », se développe.

Suite à la révolution française, l'esclavage est de plus en plus critiqué. En Haïti, une révolte d'esclaves permet l'abolition de l'esclavage en 1793. Cette décision est généralisée en 1794, sauf en Martinique, où les planteurs évitent l'abolition en se soumettant aux Anglais.

En 1802, la Martinique revient à la France et Napoléon Bonaparte rétablit l'esclavage dans les colonies (rôle de J. de Beauharnais ?).

1809-1814 : Les Anglais reviennent en Guadeloupe, puis en Martinique. Les révoltes d'esclaves sont réprimées brutalement. Les deux îles sont rendues à la France.

1848 : seconde abolition de l'esclavage, irréversible, sous l'impulsion du député alsacien Victor Schoelcher.

L'émancipation de 1848 est liée à l'instauration de la République et de ses principes : l'égalité politique et sociale, la citoyenneté pleine et entière, le droit à un travail salarié et à l'éducation, l'accès à la terre sont brutalement donnés aux populations des colonies antillaises. Pour les hommes politiques locaux, l'accession à la citoyenneté française et l'intégration à la république avaient pour condition acceptée le nivellement du passé, la recherche de la concordance sociale. A partir de 1870, ces mêmes thèmes se retrouvent dans la revendication de l'assimilation à la métropole. L'un des gages donnés pour atteindre cet objectif sera lourd : en 1914, quinze mille Martiniquais et dix mille Guadeloupéens participent à « l'impôt du sang, car il faut obtenir » la loi et la justice pour tous, sans distinction d'origine ou d'épiderme ».

En 1918, le bruit court qu'en paiement de la dette de guerre, les Antilles françaises pourraient être cédées aux USA. Tous les partis politiques antillais réclament

l'assimilation . Cette menace réapparaît après la seconde guerre mondiale, et jusque dans les années 1970, lorsque les USA se sentent menacés par Cuba.

Ces velléités d'annexion renforcent, sur place, le sentiment d'être Français et, en 1946, la loi dite de « l'assimilation » est votée : la Guadeloupe, la Guyane, la Martinique et la Réunion deviennent des départements français. Cette loi avait été réclamée par tous les hommes politiques, en particulier par Aimé Césaire.

A partir de ce moment, les enfants antillais apprennent que leurs ancêtres étaient des Gaulois.

2.2001 : la France adopte le texte reconnaissant l'esclavage et la traite comme crimes contre l'humanité.

Histoire de la littérature.

Le conte :

le conteur créole apparaît dans le système des plantations. Il est un des rares qui puisse porter une parole de résistance à travers des récits qui portent la trace des légendes et des mythes africains. Aux sources de la littérature antillaise, il y a donc d'abord une littérature orale.

Puis apparaît une **littérature écrite** par les békés et les mulâtres qui, à l'époque de l'esclavage, étaient les seuls en mesure d'écrire. Entre ciel bleu et cocotiers, fleurit une écriture paradisiaque, voyant le monde à travers le filtre des valeurs occidentales , produisant une écriture empruntée, ancrée dans les valeurs françaises, entretenant dans les esprits la domination d'un ailleurs. Cette littérature de folklore et de nostalgie sera qualifiée de « *doudouisme* ».

Une exception : Saint-John Perse :

D'une famille de békés, sa poésie est marquée par le souvenir de ses années antillaises.

C'est une référence majeure de la littérature antillaise. Il obtient le prix Nobel de littérature en 1960.

Mais certains auteurs ont saisi suffisamment la réalité de cette littérature pour créer les conditions d'émergence d'un phénomène qui allait l'éclipser : **la négritude**.

A un monde raciste, automutilé par le colonialisme, **Aimé Césaire** restitue l'Afrique, la civilisation nègre. La négritude césairienne a engendré l'adéquation de la société créole à une plus juste conscience d'elle-même. En lui restaurant sa dimension africaine, elle a mis fin à la superficialité de l'écriture doudouiste.

Le concept de négritude apparaît en 1935 dans une revue : « **l'Étudiant noir** » fondée par des étudiants africains et antillais à Paris : Aimé Césaire, Martiniquais, Leopold Sedar Senghor, Sénégalais, Léon –Gontran Damas, Guyanais.

Objectif : valoriser l'identité noire et sa culture contre l'assimilation à la France.

C'est un concept plus culturel que politique. Il s'agit d'un humanisme actif et concret à destination de tous les opprimés de la Terre.

Aimé Césaire :

Il est né en 1913 en Martinique. Arrivé en 1931 à Paris pour faire ses études de lettres (Ecole Normale Supérieure), il y rencontre L.S.Senghor , se découvre africain et entreprend de réhabiliter ce qu'il nomme « négritude ».

En 1939 , il rentre au pays natal et enseigne au lycée Schoelcher de Fort-de France.

En 1945, il devient maire de Fort-de France et en 1946, député de la Martinique.

.Interprète d'une race obsédée par l'exil, révoltée contre la servitude et hantée par la nostalgie de la liberté, il demande au langage surréaliste des effets en accord avec la violence de son inspiration.

Césaire crée une poésie qui lui permet de retrouver la culture antillaise par le lexique, le paysage tropical.

En 1947, il publie « *Cahier d'un retour au pays natal* » rédigé en France en 1936-1939, en vers libres, il exprime la révolte, la prise de conscience de la condition inégalitaire des Noirs. Poème qui chante l'appartenance à un peuple, à une terre, qui loue les rapports de L'homme à son milieu, à ses racines, poème de lutte qui invite à se libérer de toute oppression. De passage en Martinique, le poète A. Breton en rédigera la préface et rendra hommage à l'auteur dans son texte »
« Martinique, charmeuse de serpents ».

Cette œuvre poétique est l'un des points de départ de la négritude. Elle deviendra l'étendard de la jeunesse révolutionnaire des pays colonisés. A. Césaire poursuivra sa dénonciation du racisme et du colonialisme avec, en 1950, la publication de l'ouvrage : « *discours sur le colonialisme* ». Pour Césaire, écrire et agir politiquement vont de pair.

*** Entrée au programme des lycées et des ENS d'Ulm et Lyon en 2015, après avoir été retirée en 1995 par François Bayrou, alors ministre de l'Educ Nat, en raison de nombreuses protestations d'enseignants jugeant l'œuvre de Césaire trop difficile (version officielle).

La poésie de l'esclavage

« J'entends de la cale monter des malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer...les abois d'une femme en gésine...des raclements d'ongles cherchant des gorges...des ricanements de fouet...des farfouillis de vermine parmi des lassitudes ... »

D'autres représentants de la négritude :

Frantz Fanon : il a été l'élève de A. Césaire au lycée Schoelcher.

Né en 1925, mort en 1961 d'une leucémie. Engagé dans les Forces Françaises Libres pendant la seconde guerre mondiale, il devient ensuite psychiatre et travaille à l'hôpital de Blida, en Algérie, alors que débute la guerre d'indépendance. Il s'engage auprès du FLN. Admirateur du poète de la négritude et fortement influencé par ce mouvement, il veut revaloriser la culture africaine.

Il a écrit plusieurs ouvrages, dont « *Peau noire, masques blancs*, » en 1952 :

Dans cet ouvrage, il étudie les conséquences psychiatriques du colonialisme et du racisme et dénonce l'aliénation de l'homme noir qui a intériorisé les préjugés à son encontre. Face à l'ordre raciste élaboré et maintenu par la domination coloniale, le

colonisé a la possibilité de se conformer à l'image que donne de lui le colon, ou bien tenter de l'imiter. Cette conformité est destructrice de toute identité autonome. .
Un deuxième ouvrage, « *les damnés de la Terre* » paraît en 1961, préfacé par J.P.Sartre.

Le titre est emprunté à l'hymne international des travailleurs révolutionnaires en 1904. C'est une analyse de traumatisme de colonisé dans le cadre du système colonial. Le projet utopique d'un tiers monde révolutionnaire porteur d'un homme neuf reste un grand classique du tiers-mondisme. Ce livre a servi d'inspiration et de référence à des générations de militants anticolonialistes.

Edouard Glissant :

Il étudie au lycée Schoelcher où il est l'élève de A.Césaire. Assez proche de Frantz Fanon, il fonde, en 1961, le front antillo-guyanais d'obédience indépendantiste puis autonomiste.

En 1980, il adhère aux thèses de la négritude avant de développer par la suite le concept d'**antillanité** qui cherche à enraciner l'identité des Caraïbes dans « l'autre Amérique », en rupture avec les travaux de Césaire, pour qui l'Afrique est la principale source d'identification.

Cette antillanité est fondée sur la notion d'identité-relation , contre l'affirmation des identités-racines qui génèrent d'innombrables conflits à travers le monde.

Il propose également le concept de créolisation : mise en contact de plusieurs cultures dans un endroit du monde avec pour résultante des idées nouvelles.

Ses réflexions sur l'identité antillaise ont inspiré une génération de nouveaux écrivains qui formera le mouvement de la créolité. : « la créolisation du monde est irréversible »

En 1989, Jean Bernabé, Raphaël Confiant, Patrick Chamoiseau publient « *Eloge de la créolité* », un essai qui connaît un retentissement considérable. Ce texte se situe dans l'héritage de Césaire, et surtout de Glissant, mais a pour ambition de dépasser aussi bien la négritude que l'antillanité.

Pour les auteurs, la créolité est le résultat de la mise en contact brutale, elle est l'identité originale qui naît de cette rencontre de populations culturellement différentes et forcées de vivre ensemble. A la différence de l'antillanité, elle est moins liée à un paysage, à une géographie, qu'à une histoire et une culture. Les auteurs de l'éloge assignent également à la littérature antillaise une sorte de programme reposant notamment sur un enracinement dans l'oral et donc un lien fort à la langue créole. Leur objectif est de défendre dans leurs œuvres la « diversalité » par opposition à l'universalité, c'est-à-dire le mélange, » l'harmonie consciente des diversités préservées.

Le prologue de l'ouvrage commence par cette phrase :

« Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques nous nous proclamons Créoles. »

La langue créole :

Langue de la mémoire collective qui véhicule une symbolique de la résistance.

Le mouvement de la créolité réhabilite le créole qui n'est plus seulement la langue de l'esclavage mais celle « qu'on a fabriquée ensemble pour survivre ». Dans les romans,

les deux langues cohabitent parfois, créant une écriture originale et nouvelle, propice à l'imaginaire.

Raphaël Confiant :

1. *Commandeur du sucre* : (janvier 1936)

La récolte de la canne commence à Bel-Event, une plantation de Martinique. Le commandeur Firmin Léandor, un contre-maître mulâtre, s'est trop avancé en promettant de livrer sept cents barriques de cannes à l'usine. Alors, il surveille sans indulgence le travail des coupeurs et des amarreuses.

Labour éreintant, enfer quotidien : « Depuis le commencement du monde, le Bondieu a inscrit notre malheur dans l'envers du bonheur du Blanc. »

Békés, mulâtres, nègres-Congo, coolies... depuis des générations, chacun obéit à la stricte hiérarchie de sa couleur et de son rang, courbé sous le poids d'une double fatalité : la négritude et la canne. Redouté par ses hommes, méprisé par le maître, jaloux par le gérant et par les autres commandeurs de l'île, Firmin lui-même ne peut que répéter l'antienne de sa mère : « Canne, c'est maudition »

Nègres-congos : à l'origine, population bantoue répartie depuis le Cameroun jusqu'à l'Angola, les Congos figuraient parmi les premiers captifs embarqués par les négriers français. Le nom est resté en créole pour désigner les Antillais à la peau noire.

2..*La panse du chacal*

Une précision historique :

Après l'émancipation de 1848, qui a conduit à l'affranchissement des esclaves noirs, les propriétaires terriens réclament le droit de faire venir une nouvelle main-d'œuvre, contractuelle, cette fois : 10000 Africains (achetés puis affranchis à la signature du contrat), 26000 Indiens, les Coolies et un millier de Chinois immigrent ainsi jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Le roman a pour trame le parcours d'un jeune Tamoul de Pondichéry aux Antilles ; C'est la fin du XIX^e siècle, la famine ronge le sud de l'Inde, des Tamouls se voient proposer d'émigrer vers un paradis vert et or.

Profondément secoué à la vue de sa famille dévorée sous ses yeux par une meute de chacals, Dorasamy quitte le pays tamoul profond pour Pondichéry. Il épouse Dévi, fille d'anciens employés de son père, propriétaire d'une filature, en partance, eux aussi, pour les Antilles, ces îles mensongères présentées aux engagés comme toutes proches. Et le voyage durait entre trois à six mois, avec deux océans à franchir.

Tempêtes, révoltes, suicides, scorbut... Sur l'île, c'est l'affectation sur une habitation et l'ère de tous les chocs : racial : la découverte des Noirs et de leur sort, culturel : omnipotence du catholicisme, linguistique (abandon forcé de leur langue)... et choc terrifiant du travail de coupe dans les champs brûlants, la promesse démentie d'un travail facile : mettre à dorer du sucre au soleil.

Confiant nous dépeint ces aspects post-esclavagistes de la vie sur l'habitation, la rencontre du « kouli » tamoul avec le Blanc coriace, le Noir mutilé et violent, ou la Négrresse si différente de l'Indienne dans la gestion de ses « atouts-corps » .

Il nous révèle cette vérité : la créolité des îles françaises a été nourrie d'un inestimable apport venu d'Asie.

Le groupe a lu ces auteurs, d'autres aussi, en particulier **Dany Laférière**, Haïtien, Québécois et membre de l'Académie française.
J'y reviendrai après les auteurs déjà cités.

Ce que le groupe a lu :

➤ **Édouard Glissant :**

« *La case du commandeur* » (Seuil, 1981)

Quand, dans le champ de cannes martiniquais où il travaille, on vient lui annoncer la naissance de sa fille Marie, Pythagore Celat, qui désirait un fils, crie «Odonon !», réminiscence d'un mot ancestral, africain, d'avant la Traite. Ignorant de sa signification précise, chacun l'accommode au gré des circonstances.

À partir de la naissance de Marie (1928), héroïne principale, l'obsession des origines va donner corps à une saga qui remonte dans le temps pour recomposer la généalogie et l'histoire de la famille Celat dont l'aïeule fut Liberté Longoué, fille du «marron» Melchior. Suivant les intrications parentales des Longoué, Celat et Béluse, l'auteur nous entraîne dans cette plongée aux profondeurs du pays martiniquais qui est une des constantes de son œuvre.

Étonnante galerie d'ancêtres pour Marie Celat, qui agissait déjà dans *La Lézarde*, de même que Liberté Longoué figurait dans *Le quatrième siècle*. Ici, suspendue comme tous les siens sur les «traces du temps d'avant» à la recherche d'une identité, d'une appartenance, elle va boucler pathétiquement la boucle.

➤ **Raphaël Confiant :**

« *Le bataillon créole* » (Mercure de France. 2013)

Parle-moi de «Là-bas» ! Parle-moi surtout-surtout de la Marne, grand vent qui voyage sans répit de par le monde ! On dit que Théodore est mort dans une tranchée. Je ne comprends pas. Pourquoi l'armée de «Là-bas» se cachait-elle dans des trous au lieu de monter au front ? Pourquoi y attendait-elle que le Teuton fonde sur elle ? Man Hortense a perdu son fils Théodore, coupeur de canne émérite, à la bataille de la Marne, pendant la guerre de 14-18. Mais elle ne comprend pas ce qui s'est réellement passé sur ce front si loin de la Martinique... Théodore faisait partie du «Bataillon créole» dans lequel des milliers de jeunes soldats s'enrôlèrent pour aller combattre dans la Somme, la Marne, à Verdun et sur le front d'Orient, dans la presqu'île de Gallipoli et aux Dardanelles.

C'est du point de vue martiniquais, celui des parents des soldats, que Raphaël Confiant a choisi de nous faire vivre cette guerre. Il ya donc Man Hortense ; mais aussi Lucianise, qui tente d'imaginer son frère jumeau Lucien à Verdun : Euphrasie, la couturière, qui attend les lettres de son mari, Rémiilien, prisonnier dans un camp allemand. Et, à leurs côtés, ceux qui sont revenus du front : rescapés, mutilés et gueules cassées créoles... Éloge de la mémoire brisée et sans cesse recousue, Le

Bataillon créole donne la parole à ces hommes et à ces femmes qui, à mille lieues des véritables enjeux de la Grande Guerre, y ont vu un moyen d'affirmer leur attachement indéfectible à ce qu'ils nommaient la «mère patrie».

« *La panse du chacal* » (Gallimard. 2005)

À l'heure des grandes famines en Inde, Dorassamy s'embarque pour une redoutable traversée, celle des deux océans, pour ne pas finir comme ses parents dans la panse des chacals. Fuir la misère et échouer aux Antilles, les " Indes occidentales ", pour remplacer les esclaves désormais affranchis dans les plantations de canne à sucre, fut le lot de milliers de " Coulis ". Aveuglé soumis aux planteurs, ostracisé par les Nègres et les Mulâtres, diabolisé par le catholicisme omnipotent qui fait la guerre aux dieux païens, ces Indiens inventent un art de la survie et s'insèrent dans le monde créole auquel ils apportent leur douceur et leurs multiples divinités.

À travers deux générations de Dorassamy, Raphaël Confiant éclaire une face méconnue de l'identité antillaise en révélant la part indienne de la créolité : un univers baroque servi par une langue métisse nourrie de la poésie du créole et des sonorités mystérieuses du tamoul.

➤ **Patrick Chamoiseau**

« *Chronique des sept misères* » (Gallimard 1988)

Ce pourrait être « les chroniques de la débrouille »

Les trois marchés de Fort-de-France sont pour les « djobeurs » * les champs de l'existence, une manière de destin à l'intérieur de laquelle ils battent leur misère. Riches de leur seule brouette, mais aussi de leur verve et de leur tendresse, ils transportent les paniers de légumes, et les marchandes les payent selon leur cœur. Parmi eux, le meilleur : Pierre Philomène Soleil, dit Pipi, amoureux sans retour de la belle métisse Anastase. Pour s'arracher à sa passion et à l'agonie des marchés, il part à la conquête du trésor d'Afoukal, puis crée un jardin luxuriant, qui sera détruit par de savants technocrates. Il meurt comme il aura vécu, dans la misère. Aux autres djobeurs de dire et de redire les souvenirs de leur vie, mi-pleurant mi-riant sur leur monde condamné, comme Pierre Philomène et ses rêves, à la disparition.

- : « djobeurs » de « job » = travail en américain, anglais.

« *Texaco* » (Gallimard.1992.) **Prix Goncourt.**

« Une vieille femme cypresse, très grande, très maigre, avec un visage grave, solennel, et des yeux immobiles. Elle mélangeait le créole et le français, le mot vulgaire, le mot précieux, le mot oublié, le mot nouveau... »

Et c'est ainsi que Marie-Sophie Laborieux raconte à l'auteur plus de cent cinquante ans d'histoire, d'épopée de la Martinique, depuis les sombres plantations esclavagistes jusqu'au drame contemporain de la conquête des villes.

D'abord, les amours d'Esternome, le «nègre-chien» affranchi, avec la volage Ninon qui périt grillée dans l'explosion de la Montagne Pelée, puis avec Idoménee l'aveugle aux larmes de lumière, qui sera la mère de Marie-Sophie.

Dans les temps modernes, Marie-So erre d'un maître à l'autre, au gré de mille et un «djobs» qui l'initient à l'implacable univers urbain. Ses amours sont sans lendemain. Devenue l'âme du quartier Texaco, elle mène la révolte contre les mulâtres de la ville, contre les békés qui veulent s'approprier les terres, contre les programmes de développement qui font le temps-béton.

Patrick Chamoiseau a sans doute écrit, avec *Texaco*, le grand livre de l'espérance et de l'amertume du peuple antillais, depuis l'horreur des chaînes jusqu'au mensonge de la politique de développement moderne. Il brosse les scènes de la vie quotidienne, les moments historiques, les fables créoles, les poèmes incantatoires, les rêves, les récits satiriques. Monde en ébullition où la souffrance et la joie semblent naître au même instant.

Il y a chez Chamoiseau un don formidable pour les portraits voluptueux, une verve inépuisable pour décrire les charpentiers ou les journaloux, les affranchis ou les servantes..

Tous les déshérités ont trouvé là leur Hugo, leur conteur, leur mage... Chamoiseau, burlesque dans son ton et par nature, se veut l'intransigeant d'un peuple opprimé ... Texaco est un grand livre.

« *Un dimanche au cachot* » (Gallimard. 2009)

Un dimanche de pluie, une petite fille se réfugie sous une voûte de pierre, dans le jardin du foyer qui l'a recueillie. Terrassée par une souffrance indépassable, elle reste prostrée dans l'ombre et ne veut plus en sortir. On sollicite alors Patrick Chamoiseau, écrivain, Marqueur de Paroles, et surtout éducateur en matière de justice. Mais tandis qu'il vient au secours de l'enfant, il devine ce qu'elle ignore : cette voûte de pierre n'est autre que le plus effrayant des vestiges de l'esclavage. Patrick Chamoiseau va alors mêler temps anciens et temps nouveaux, et évoquer L'oubliée, l'esclave rebelle et le cachot dont les parois balisent une ténébreuse mémoire. Car c'est l'oeuvre du Marqueur de Paroles de capter les signes et les traces de ce qui s'est abîmé ou effacé, et qui pourtant nous fonde et nous initie...

- : P Chamoiseau est vraiment éducateur. On dit que son nom se décompose en cham / oiseau.

➤ **Joseph Zobel**

Joseph Zobel, né le 26 avril 1915 à Rivière-Salée (Martinique) et mort le 17 juin 2006 à Alès, est un romancier et poète martiniquais, considéré comme l'un des auteurs les plus significatifs de la littérature antillaise.

Né dans un foyer martiniquais très modeste, il tire de son enfance un roman, *La Rue Cases-Nègres* porté à l'écran par Euzhan Palcy en 1982.

« *La rue Case- nègres* » (Présence Africaine – années 50. Paru en Poche en 2000)

Le narrateur est José, un enfant mulâtre vivant dans les champs de canne à sucres. Il vit à Petit-Morne (un bourg de Rivière-Salée) et, plus précisément, dans la rue Cases-Nègres. José est élevé par sa grand-mère, M'man Tine. Sa mère est partie travailler en ville à Fort-de-France. José, avec tous les petits enfants du bourg, quand ils ne

travaillent pas encore aux champs, passe ses journées à trainer dans la rue à s'amuser. M'man Tine travaille elle aussi dans les champs.

M'man Tine refuse de faire trimer son petit-fils dans les plantations et nourrit l'espoir qu'il sorte de cette vie en allant à l'école. Elle l'inscrit donc à l'école située dans le bourg voisin, nommé Petit-Bourg. L'école joue un rôle prépondérant dans cette société encore largement coloniale. José devient bon élève à l'école si bien que son professeur l'encourage à entrer au lycée à Fort-de-France. Il réussit le concours et doit envisager la vie en ville. Sa mère le recueille et doit changer de travail pour vivre avec lui.

Il s'éloigne un peu à contrecœur de M'man Tine qui mourra peu de temps après. José n'aura pas le temps de la revoir avant sa disparition. En ville, il se fait de nouvelles connaissances bien différentes de celles de son ancien village. José lit beaucoup. Il délaisse le lycée lorsqu'il se retrouve seul dans sa case. M'man Délia a trouvé un nouveau travail de domestique dans une maison bourgeoise de la route Didier. José s'y fait également de nouveaux amis qui vont lui changer sa conception des choses. Il réussit malgré tout son bac mais sa perception de la société et du monde a beaucoup changé.

- *l'instituteur fait penser à M germain, chez Camus, le milieu social aussi.*
- *C'est la Martinique des années 30.*

➤ **Ernest Pépin** (né en 1950 en Guadeloupe)

« *L'homme au bâton* » (Gallimard – hors série – 1992)

Dans une Guadeloupe tourmentée par le chaos de sa diversité ethnique, sociale et culturelle, au temps des rues obscures les rumeurs devenaient des réalités. Un jour, la rumeur annonça " l'Homme-au-Bâton ". Personnage mystérieux, sans visage, sans nom, qui défraya la chronique de nos jours immobiles en nous faisant glisser sous l'écale de la peur. Partout à la fois, aux quatre coins de notre poussière d'île, invisible et sinistrement présent, il perforait nos femmes en laissant derrière lui un sillage de parole et une kyrielle d'enfants. Dès lors nos imaginaires, riches de toutes les peurs (peur du nègre marron, peur du cyclone, peur de la Soufrière,..) inventèrent les parades les plus cocasses.

➤ **Aimé Césaire** : Aimé Fernand David Césaire est un poète et homme politique français, né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe et mort le 17 avril 2008 à Fort-de-France (Martinique) Il est l'un des fondateurs du **mouvement littéraire de la négritude** et un anticolonialiste résolu.

Il mena également une carrière politique en tant que député de la Martinique et maire de Fort-de-France de 1945 à 2001.

Son œuvre est importante et riche, nous lui avons consacré une séance dans le « groupe littérature » : poésie, essais politiques, discours, théâtre ...

Retenons :

« *Cahier d'un retour au pays natal* » (Présence Africaine - 1939)

« Mais qui tourne ma voix ? Qui écorche ma voix ? Me fourrant dans la gorge mille crocs de bambou. Mille pieux d'oursin. C'est toi sale bout du monde. C'est toi sale haine. C'est toi poids de l'insulte et cent ans de coups de fouet. C'est toi cent ans de ma patience, cent ans de mes soins juste à ne pas mourir. » (extrait de *Cahier d'un retour au pays natal*)

Cahier d'un retour au pays natal est la première œuvre poétique publiée par Aimé Césaire. Elle est l'acte de naissance d'un des plus grands poètes francophones du vingtième siècle, elle comporte pour la première fois l'emploi poétique du terme négritude autour duquel se cristallise un nouveau mouvement littéraire et politique composés d'artistes et intellectuels noirs et fait preuve d'anticolonialisme radical. C'est donc une œuvre majeure dans lequel art, histoire et politique ne peuvent être dissociés.

« *Discours sur le colonialisme* » (Présence Africaine – 1955)

Publié pour la première fois en 1950 par Réclame, une petite maison d'édition liée au PCF. Il est réédité cinq ans plus tard par Présence africaine, la maison d'édition anticoloniale fondée par le Sénégalais Alioune Diop.

Pamphlet vibrant, ce court texte dresse le procès de la colonisation en accusant une « *Europe indéfendable* » pour avoir colonisé le monde au nom de la civilisation. Ce faisant, l'Europe s'est « *ensauvagée* » jusqu'à retourner ses crimes contre elle, avec le nazisme.

Césaire s'attaque aux arguments de la colonisation pour montrer qu'elle consiste en la « *chosification* » de millions d'êtres humains. Il évoque la racine du mal : l'ordre racial du monde, et en appelle à la naissance d'une société nouvelle. Il fustige tour à tour les « *paternalistes* », les « *donneurs de tapes dans le dos* », les « *amateurs d'exotisme* », bref les politiques et intellectuels français (un sort particulier est réservé à Octave Mannoni et Roger Caillois) qui veulent prolonger la société coloniale, « *carne pourrie sous le soleil* »

Le cri de Césaire retentit encore : il rappelle le caractère proprement inhumain de la colonisation à ceux qui sont aujourd'hui tentés d'en comptabiliser les « aspects positifs »

Haïti

- **Dany Laferrière** : Haïtien, homme de lettres québécois, docteur honorifique de l'Université du Québec et académicien français : beau CV !!

- **L'auteur :**

Né à Port-au-Prince en 1953 d'un père intellectuel et homme politique, Windsor Klébert Laferrière, et d'une mère archiviste à la mairie de Port-au-Prince, Marie Nelson, Windsor Klébert, qui deviendra Dany, passa son enfance avec sa grand-mère, Da, à Petit-Goâve, dans cet univers dominé par les libellules, les papillons, les fourmis, les montagnes bleues, la mer turquoise de la Caraïbe et l'amour fou pour Vava. Ces épisodes heureux sont relatés dans deux de ses romans : *L'Odeur du café* et *Le Charme des après-midi sans fin*.

À la suite de l'assassinat de son ami Gasner Raymond, trouvé sur la plage de Braches, à Léogâne, le 1^{er} juin 1976, il quitte précipitamment Port-au-Prince pour Montréal. Cet événement sera raconté dans son roman *Le Cri des oiseaux fous*. (Ed Zulma – 2015)
Il débarque dans une ville en pleine effervescence des Jeux olympiques et à la veille des élections historiques qui amèneront l'équipe de René Lévesque au pouvoir pour changer à jamais le paysage politique du Québec.

Pendant huit ans, il enchaîne les emplois précaires, parfois dans des usines en banlieue de Montréal, logeant dans des chambres « crasseuses et lumineuses » sans cesser de caresser un vieux rêve d'écrivain. Il se procure chez un brocanteur de la rue Saint-Denis cette fameuse machine à écrire Remington 22, qui l'accompagnera pendant une dizaine de romans.

Le voilà installé dans sa baignoire « rose » avec du mauvais vin pour lire tous ces écrivains qu'il ne pouvait se payer à Port-au-Prince : Hemingway, Miller, Diderot, Tanizaki, Gombrowicz, Borges, Marie Chauvet, Bukowski, Boulgakov, Baldwin, Cendrars, Mishima, Marquez, Vargas Llosa, Salinger, Grass, Calvino, Roumain, Ducharme, Virginia Woolf... Il deviendra le lecteur passionné, « l'homme-livre » que l'on connaît.

Paraît, en 1985, le roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, qui explose dans le ciel littéraire du Québec.

Le Québec reçoit le choc d'un Noir annonçant la neige et les angoissantes blancheurs de février, tout cela avec légèreté et humour. Un nouveau personnage est né dans le paysage télévisuel. Ce qui l'amènera à la fameuse émission de Radio-Canada, *La Bande des six*, qui réunit six des meilleurs chroniqueurs de la presse québécoise.

1986, c'est aussi la mort de Jorge Luis Borges, ce vieux maître aveugle de Buenos Aires qu'il ne cessera jamais de lire. **1986**, c'est surtout la **fin de la dictature des Duvalier** et un premier bref retour en Haïti. Avec son ami, l'écrivain Jean-Claude Charles, il parcourt le pays tout en tenant une chronique quotidienne pour *Le Nouvelliste* sur la débâcle des tontons macoutes et la fin du régime des Duvalier.

En novembre 2009, Laferrière fait une rentrée remarquée avec *L'Énigme du retour*, qui a un vif succès au Québec avant de recevoir le prix Médicis. De nombreux prix suivront, dont le Grand Prix du livre de Montréal, le prix des libraires du Québec, le Combat des livres de Radio-Canada.

Janvier 2010, Laferrière se trouve à Port-au-Prince quand le séisme frappe le pays. Il note sur son carnet noir ses observations de manière si spontanée que les lecteurs auront l'impression de vivre l'événement en direct. Tandis que la télévision montre les immeubles effondrés et compte les morts, Laferrière raconte la vie quotidienne dans une ville complètement brisée et les tentatives désespérées des gens pour garder une certaine dignité dans le malheur. La littérature, en s'éloignant du scandale, nous fait pénétrer dans l'intimité de la catastrophe : *Tout bouge autour de moi* (Grasset – 2010)

Il publie en 2011, *L'Art presque perdu de ne rien faire*, qui rassemble ses chroniques sur Radio-Canada. Cet essai remporte un étonnant succès critique et de librairie

Deux ans plus tard, **en février 2013**, il récidive avec *Journal d'un écrivain en pyjama*. Dans cet essai, Laferrière fait l'éloge de ses deux passions : l'écriture et la lecture, en deux cent deux chroniques sur des sujets aussi divers que la place de l'adjectif dans la phrase ou le plagiat dans les mœurs de la littérature

Élu à l'Académie française, le 12 décembre 2013, au fauteuil d'Hector Bianciotti (2^e fauteuil)

*** Un conseil, il faut absolument lire dans son intégralité le discours magistral de *Dany Laferrière* en ligne sur le site de l'Académie

- « *Le cri des oiseaux fous* » (ed Zulma 2015)

« Droite, fière, sans un sourire, ma mère me regarde partir. Les hommes de sa maison partent en exil avant la trentaine pour ne pas mourir en prison. Les femmes restent. Ma mère a été poignardée deux fois en vingt ans. Papa Doc a chassé mon père du pays. Baby Doc me chasse à son tour. Père et fils, présidents. Père et fils, exilés. Et ma mère qui ne bouge pas. Toujours ce sourire infiniment triste au coin des lèvres. Je me retourne une dernière fois, mais elle n'est plus là. »(4^{ème} de couv)

L'auteur, Vieux Os a vingt-trois ans. Son ami Gasner, journaliste comme lui, vient d'être assassiné par les tontons macoutes. Dès lors s'enclenche la mécanique de l'exil, pressante, radicale : Vieux Os doit passer sa dernière nuit hors de chez lui.

Nous sommes en 1976, à l'ère glauque des Duvalier.

Au cours de ses déambulations hasardeuses, Vieux Os parcourt son monde en accéléré : les belles de nuit du Brise-de-Mer, bordel miniature où l'on parle d'amour et de grammaire, les amis de toujours, Lisa et Sandra – « l'une pour le corps, l'autre pour le cœur » –, les souvenirs d'enfance à Petit-Goâve dans le giron de Da, les tueurs qui rôdent, les anges gardiens aux allures de dieux vaudou, et toutes les bribes de vie saisies au vol dans les rues de Port-au-Prince.

Dixième roman de Dany Laferrière, *Le Cri des oiseaux fous* est aussi l'ultime récit de sa vaste « autobiographie américaine ».

Pour lui, l'écrivain n'a pas de nationalité : il est de la langue et du pays de celui qui lit. Et il ajoute : « *Je ne suis pas un écrivain haïtien, car la bibliothèque est toujours multiple* »

- « *L'énigme du retour* » (Grasset – 2009)

Un jeune homme de vingt-trois ans a quitté son pays de façon précipitée. Un homme épuisé y retourne, trente-trois ans plus tard. Le jeune homme est passé de l'étouffante chaleur de Port-au-Prince à l'interminable hiver de Montréal. Du Sud au Nord. De la jeunesse à l'âge mûr. Entre ces deux pôles se trouve coincé le temps pourri de l'exil.

Une nuit, un coup de fil lui apprend le décès de son père à New York. Ce père qu'il n'a pratiquement vu qu'en photo. Cet événement le fait quitter la baignoire pour prendre la route. D'abord, n'importe où, vers le nord ; comme un adieu à cet univers de glace qui l'a tenu au frais si longtemps. Puis à New York pour les funérailles de son père, que l'exil avait rendu fou. Et le voici à Port-au-Prince, où il se terre dans une chambre à l'hôtel, n'osant regarder cette ville qu'il a tant rêvée là-bas dans sa baignoire, à Montréal.

Un roman à la forme originale, qui mêle haïku et narration. Un livre grave, poétique, onirique, réaliste.

- « *Tout bouge autour de moi* » (Grasset – 2011)

Le 12 janvier 2010, Dany Laferrière se trouvait à Port-au-Prince. Un an après, il témoigne de ce qu'il a vu. Sans pathos, sans lyrisme. Des "choses vues" qui disent l'horreur, mais aussi le sang-froid des Haïtiens. Que reste-t-il quand tout tombe ? La culture. Et l'énergie d'une forêt de gens remarquables.

- **Jacques Roumain** (Jacques Roumain, né le 4 juin 1907 à Port-au-Prince et mort le 18 août 1944, à 37 ans, est un écrivain et homme politique communiste haïtien. Il est le fondateur du Parti communiste haïtien)

« *Gouverneurs de la rosée* » (édité en 1946 - Paris, Éditions François Réunis)

La première fois que Roumain utilise l'expression «gouverneurs de la rosée», titre du roman posthume qui lui assurera une audience internationale, fut dans un conte pour son fils Daniel, jamais publié, qui nous est parvenu sous forme manuscrite. Dans *l'Histoire de Petitami et des Grands Loups*, écrite le 18 février 1936 alors qu'il purgeait sa peine au Pénitencier National, un des personnages paysans de Roumain chante:

"C'est moi Grandami, le papa de Petitami
Je suis le maître de la terre
Le général des plantes
Le gouverneur de la rosée"

L'année suivante, dans la revue parisienne *Regards* du 18 novembre 1937, Roumain dénonce, sous le titre *La tragédie haïtienne* le massacre de milliers de paysans haïtiens établis du côté dominicain de la frontière, ordonné par le dictateur Raphaël Trujillo afin «d'améliorer la race» dans son pays. L'expression «gouverneurs de la rosée» s'y trouve imprimée pour la première fois sous la plume de Roumain, pour célébrer les victimes: ces paysans noirs, travailleurs acharnés, dont il suffirait de citer le titre magnifique qu'ils se décernent à eux-mêmes: gouverneurs de la rosée, pour définir leur dénuement et l'orgueil qu'ils éprouvent de leur destin.

- **Lyonel Trouillot** (né en 1956)

(Lyonel Trouillot est un romancier et poète haïtien d'expressions créole et française. Il est également journaliste et professeur de littératures française et créole à Port-au-Prince)

« *Yanvalou pour Charlie* » (Actes Sud, 2009)

(Prix littéraire des lycéens & apprentis. Région PACA.

Jeune avocat d'affaires dévoré d'ambition, Mathurin D. Saint-Fort a voulu oublier ses origines pour se tenir désormais du meilleur côté possible de l'existence. Jusqu'au jour où fait irruption dans sa vie Charlie, un adolescent en cavale après une tentative de

braquage, qui vient demander son aide au nom des attachements à leur même village natal.

Débusqué, contraint de renouer avec le dehors, avec la douleur du souvenir et la misère d'autrui, l'élégant Mathurin D. Saint-Fort embarque, malgré lui, pour une aventure solidaire qui lui fait re-traverser, en compagnie de Charlie et de quelques autres gamins affolés, les cercles de la pauvreté, de la délinquance, de la révolte ou de la haine envers tout ce que lui-même incarne.

Mathurin, Charlie, Nathanaël, Anne : quatre voix se relaient ici pour dire, chacune à son échelle, le tribut qu'il incombe un jour à chacun de payer au passé, qu'il s'agisse de tirer un trait sur lui afin de contourner l'obstacle, de l'assujettir à une idéologie – ou, plus rarement, et quoi qu'il en coûte, de demeurer fidèle au "yanvalou", ce salut à la terre ancestrale, en retrouvant les liens qui fondent une communauté.

Voyage initiatique au coeur de la désespérance, Yanvalou pour Charlie est sans aucun doute le roman de l'abandon des hommes par les hommes, et le chant qui réaffirme la rédemption d'être ensemble – en Haïti comme ailleurs.

« *Kannjawou* » (Actes Sud – 2016)

Cinq jeunes Haïtiens : Sophonie, Wadné, Popol, Joëlle et le narrateur. Un sage au féminin : Man Jeanne, doyenne et philosophe, qui distille ses idées sous forme de riches et fortes sentences, elle "qui n'a connu dans son enfance que la peau grise du syllabaire". Un petit professeur : ses livres, son hospitalité, son amour pour Joëlle. Une rue : de l'enterrement (le cimetière n'est pas loin) dans un quartier pauvre de Port au Prince. Un bar : Le Kannjawou, où se mêlent population locale et petit monde d'expatriés plus ou moins arrogants, plus ou moins paumés.

Lyonel Trouillot nous plonge au cœur d'Haïti, de son histoire tragique, que l'île et ses habitants portent en eux. Dans un roman qui ressemble à un beau chant mélancolique, Lyonel Trouillot peint la colère du peuple haïtien face à la fatalité, la misère, et "l'occupation" étrangère, militaire ou humanitaire, constante depuis des décennies. Mais il y a aussi la joie, la puissance, la force d'une terre habitée par la poésie, que les occidentaux venus pour la sauver foulent sans la comprendre. On ne sait plus qui aide qui, quand ce sont les pauvres d'ici, comme Popol et Sophonie, qui tendent la main à "la petite brune", jeune femme humanitaire larguée, pour la sauver d'elle-même et qui dans ce double mouvement gagne un prénom, donnant à la puissance occupante un visage, une humanité aux yeux des occupés. Oui, "parfois, au troisième tour, les petites marionnettes s'humanisent". (France TV).

Nous n'avons évoqué ni **Maryse Condé**, ni **Simone Schwartz-Bart** : il faut y penser pour une prochaine année ...